

pathie. Vous inspirerez à ces peuples chrétiens un invincible éloignement, et, si Dieu permettait que vous réussissiez dans votre entreprise, loin d'applaudir à vos succès, ils auraient horreur d'une victoire inaugurée par la révolte et le meurtre, et que suivrait nécessairement le remords.

Privés de l'appui de ces deux provinces, qui donc vous soutiendra ? Vous resterez là, abandonnés, rejetés de tous, objets de haine pour les païens et de pitié pour les chrétiens qui rougiront de votre faiblesse. Incapables de résister seuls à tant d'ennemis, ô honte ! vous, soldats romains, vous serez réduits à implorer l'alliance des barbares pour renverser la puissance affaiblie de Maximien. C'est à des hommes étrangers à toute civilisation que vous irez demander la force qui vous manque ! Déchus de vos titres de gloire, indignes désormais du nom de chrétiens, fuyez au plus tôt vers ces barbares dont vous espérez quelques secours ; partagez, en renonçant à votre religion, en reniant votre Dieu, leurs mœurs sauvages et la haine féroce qui les anime !

Quant à moi, décidé à rester chrétien, à être fidèle à mon Dieu et à sa loi, je ne puis demeurer plus longtemps au milieu de vous. Choisissez un nouveau chef, car ce n'est pas Maurice qui vous guidera dans la route sacrilège où vous vous engagez. Bien souvent je vous ai conduits à la victoire, mais jamais vous ne me verrez à la tête d'un complot par lequel j'offenserais un Dieu infiniment juste et saint. Lorsque je jetais les yeux sur vos valeureuses cohortes, j'étais heureux, mon cœur se gonflait d'un légitime orgueil. Composée entièrement de chrétiens, la légion thébaine me semblait à la fois le plus ferme appui de l'empire et l'une des gloires de notre auguste religion. Hélas ! quelle cruelle désillusion me réserve ce jour néfaste ! Ah ! restez ; mais le souverain Juge, bientôt, vous demandera compte de l'immense grâce que vous rejetez. Restez, puisque vous ne connaissez plus la voix de votre chef, puisque vous ne voulez pas vous ranger sous l'étendard glorieux qu'il arbore en ce moment. J'irai seul au martyre !... A moi seul le bonheur d'aller habiter les célestes parvis !...

Vous vous écriez : Nous aussi nous sommes chrétiens !... Vous êtes chrétiens, dites-vous ! Mais où sont les persécutions que vous voulez subir, où sont les tourments que vous voulez affronter ? Une simple menace vous excite à la révolte, quelle sera donc votre conduite en face des tortures ? Pourquoi ces armes menaçantes ? Est-ce par elles que vous prétendez vous montrer chrétiens ? Déposez-les au plus tôt ; elles ne vous conviennent pas. Elus par le Dieu de paix pour être ses victimes, appelés par Jésus pour partager sa gloire, c'est la palme à la main et non avec le glaive de la

vengeance qu'il faut vous présenter devant Lui. Ces armes que vous brandissez sont inutiles et impuissantes. La foi et le courage suffisent pour triompher ici. Vous êtes chrétiens !... Bénissez donc le Seigneur d'être nés dans ces jours d'afflictions et d'épreuves ! Est-ce trop de donner sa vie en reconnaissance d'un tel bienfait ? Combien d'autres, dans les siècles à venir, envieront le bonheur que vous avez eu de verser votre sang pour Jésus-Christ ? Vous êtes chrétiens !... Apprenez aux générations futures que vous avez su mourir en braves, que vous avez su mourir en chrétiens ! Montrez-leur par votre exemple qu'avant tout il faut se soumettre à l'adorable volonté de Dieu.

EMILE FOUCHER — (*Rhétorique*).

ELEGIE

A LA MÉMOIRE DE CHARLES O'REILLY (*)

Dédiée à sa Mère.

Charles, ô Charles bien-aimé !
Vois, le joyeux printemps est éclos sur la terre !
Le gazon est tout parfumé
Tout fleurit même au cimetière ;

Au cimetière, où la douleur
Déposa ton cercueil et sa blanche couronne,
Quand tu tombas, ô frère fleur,
Avec les feuilles de l'automne !

Mais depuis qu'un rayon des cieux
Descend sur ton tombeau — doux gage d'espérance —
Brillent-ils encore tes yeux
De leur éclair d'intelligence ?

Lorsque sur ta fosse une fleur
Entr'ouvre sa corolle où le zéphyr se joue,
Dis, les roses de la pudeur
Fleurissent-elles sur ta joue ?

Quand un oiseau mélodieux
Se pose sur ta croix pour exhaler sa flamme,
Le souvenir des jours heureux
S'éveille-t-il en ta belle âme !

Quand pour pleurer notre malheur
Les larmes de la nuit mouillent ta froide pierre,
Des pleurs de joie ou de douleur
S'échappent-ils de ta paupière ?

Quand la brise errante du soir
T'apporte les parfums des suaves parterres,
De ton cœur, brûlant encensoir,
S'exhale-t-il quelques prières ?

Et lorsque de joie et d'amour
La nature tressaille — harmonieuse lyre ! —
Ta bouche au gracieux contour
S'entr'ouvre-t-elle pour sourire ?

(*) Elève de grands talents et d'une piété remarquable, mort subitement l'automne dernier, sous les yeux de ses confrères, pendant qu'il partageait leurs jeux. (*Note de l'auteur.*)